

amertume combien elle eût été heureuse de présider elle-même à la toilette de la mariée, de la faire belle pour son Rodolphe, de la parer comme une idole, car elle l'eût tant aimée, sa belle-fille ! Si sa belle-fille eût été digne de son fils ! Hélas ! Le jour solennel se leva et la comtesse ne savait rien ni de la robe nuptiale, ni du voile de dentelles, ni de la couronne de fleurs d'oranger. Les Flémings avisèrent que le mariage aurait lieu à sept heures du soir, et ce fut tout.

Cette union pourtant était relevée par des circonstances particulières. Outre le rang du général, le caractère diplomatique de M. de Czernyi, la qualité d'étranger de l'époux, une occurrence fortuite était venue piquer la curiosité des habitants de la ville. D. Pablo de Mendoza, gouverneur général de la province de Salta, avait fait dans le Chaco une expédition victorieuse, et avant de rentrer dans la capitale il avait voulu visiter Chirimayo, qui se trouvait à peu de distance de sa route. On le reçut avec la pompe due à un personnage aussi considérable et pendant quelques jours la pauvre petite cité sortit de sa torpeur pour se livrer à des ébats d'autant plus entousiastes qu'ils étaient plus rares. D. Pablo était lié avec les Flémings et connaissait déjà M. de Czernyi. Il désira être le parrain du mariage, et comme il donnait un grand bal, il demanda que la célébration eût lieu chez lui.

L'heure venue, on se rendit chez les Flémings pour conduire la fiancée au logis, que les gens du pays traitaient de palais. Rodolphe était vivement ému. Sentait-il que sa vie allait subir une transformation profonde ? Un des rayons de la divination maternelle avait-il lui tardivement dans sa pensée ? Était-ce seulement l'appréhension que cause toujours un engagement solennel ? Nul n'eût pu le dire, mais sa voix était grave et quelques plis de son front